« Dans l'idéal, un "bon" chercheur en Francophonie devrait pouvoir être un traducteur dans les aires culturelles où il mène ses recherches »

Michel Beniamino-Vigon

Professeur émérite de littérature française
et francophone à l'Université de Limoges

Michel Beniamino, qui a été maître de conférences à l'Université de La Réunion, a mené des recherches sur la littérature de l'océan Indien. Il a publié Lecture de Vali pour une reine morte de Boris Gamaleya *(1985 ; 2e éd. revue et augmentée : 1992, Saint-Denis de la Réunion, ADER),* L'imaginaire réunionnais *(Saint-Denis de la Réunion, Éditions du Tramail, 1992) et* Le français de la Réunion. Inventaire des particularités lexicales *(1996). Préoccupé des questions de langues dans l'espace francophone, il a codirigé, avec Didier de Robillard,* Le français dans l'espace francophone *(Paris, Champion, 2 vol. , 1993-1996).*

Devenu en 1999 titulaire de la chaire de littérature francophone à l'Université de Limoges, il s'est penché sur les problèmes théoriques posés par les littératures francophones avec La Francophonie littéraire. Essai

pour une théorie *(1999), perspective qu'il développe dans un ouvrage rédigé en collaboration avec Lise Gauvin (*Vocabulaire des études francophones. Concepts de base*, Limoges, Pulim, 2005). Auteur d'une soixantaine d'articles scientifiques, il a aussi organisé à Limoges des colloques internationaux :* Mémoire et culture*, textes réunis par Claude Filteau et Michel Beniamino (Limoges, Pulim, 2006),* Mémoires francophones : La Louisiane*, textes réunis par Guy Clermont, Michel Beniamino et Arielle Thauvin-Chapot (Limoges, Pulim, 2006) ;* Mémoire et culture : Haïti, 1804-2004. L'indépendance d'Haïti et la construction d'un mythe culturel*, textes réunis par Arielle Thauvin-Chapot et Michel Beniamino (Limoges, Pulim, 2006). Tout en continuant ses recherches sur la théorie et la pédagogie des littératures francophones, ses préoccupations s'orientent aujourd'hui vers l'analyse de l'imaginaire tiers-mondiste et de la mondialisation dans la littérature française et francophone.*

Raymond Mbassi Atéba : *Votre pensée sur la littérature francophone est porteuse de nombreux héritages, mais aussi de nombreux présages : quels sont-ils, à votre avis ? Comment êtes-vous arrivé dans cette spécialité ?*

> Michel Beniamino : Mon intérêt pour les littératures francophones s'explique pour beaucoup par une situation personnelle. J'ai résidé pendant de nombreuses et belles années dans l'océan Indien, à l'île de La Réunion et, ayant fait des études de Lettres j'en suis venu tout naturellement à m'intéresser à la production littéraire locale, principalement de La Réunion mais aussi de Maurice et de Madagascar. C'est une expérience irremplaçable car elle mêle le questionnement scientifique et des rencontres parfois exceptionnelles. Dans le corpus de ma thèse, par exemple, il y avait un ancien membre haut placé du Parti communiste Réunionnais, le premier évêque créole de La Réunion et... un ancien engagé de la légion Charlemagne qui avait été sur le front russe ! Cette expérience personnelle, outre cet

aspect, a des conséquences théoriques : mes recherches ont commencé dans les années 1980 au moment du structuralisme triomphant et justement par sa remise en cause, du fait du corpus que j'entreprenais d'étudier. Fin donc du structuralisme pour moi et plongée grâce aux sciences humaines dans l'exiguïté littéraire, qui sera théorisée par François Paré en 1992.

RMA : *Vous êtes parmi les premiers à envisager une théorisation de la « Francophonie littéraire » à l'heure où une certaine Francophonie politique semblait l'emporter sur le culturel. Une quinzaine d'années plus tard, avez-vous le sentiment d'avoir été entendu ?*

MB : Vous avez raison d'insister sur le fait que je m'inscris dans un héritage (celui d'Auguste Viatte par exemple) et que les recherches entreprises sur ce que j'ai appelé la Francophonie littéraire se développent avec des chercheurs comme François Provenzano et d'autres. La pensée de l'institution littéraire francophone ne peut plus ignorer aujourd'hui la dimension francophone comme le montrent les travaux de Pascale Casanova. Quant au rapport entre Francophonie politique et Francophonie culturelle, je n'ai jamais voulu « être entendu », mes rapports avec cette réalité institutionnelle étant pour le moins distendus.

RMA : *Il y a eu entre-temps de nombreux Sommets de la Francophonie, tous porteurs d'orientations plus ou moins pertinentes. Avec l'admission de la « diversité », du « divers » depuis le début des années 2000 comme nouvel ho-*

rizon politique et culturel de la première décennie du XXI^e^ siècle, a-t-on, selon vous, donné une réelle impulsion au projet culturel qui devait soutenir cet idéal ?

> MB : Pour moi, les Sommets de la Francophonie sont certes importants mais au fond ils ne sont pas décisifs. Je veux dire par là qu'ils sont une des manifestations de ce que la France est capable de faire en matière de « *soft power* ». Dans les Sommets, il faut prendre en compte d'autres intervenants (le Canada et plus généralement les financeurs du Nord) mais l'essentiel réside encore dans la politique étrangère de la France. Or ce qui compte aujourd'hui, c'est l'économie et la géopolitique. Quand on songe que les Émirats arabes unis (pays régulièrement dénoncé pour la persistance de pratiques esclavagistes) sont un État observateur de l'OIF, on comprend que langue et culture sont secondaires.

RMA : *Existe-t-il, et c'est une question qui revient sans cesse, une différence fondamentale entre « littérature francophone » et « Francophonie littéraire » ?*

> MB : On pourrait dire mais, sans se perdre dans des considérations ésotériques, qu'il existe des littératures francophones qui toutes possèdent leur spécificité du fait de leur lieu d'origine mais qu'il existe un « fonctionnement » ou une problématique qui tient aux solutions apportées à une même série de problèmes de langue, de culture et d'identité. La question de l'oralité fait partie de ces « problèmes transversaux » qu'on rencontre

> en Afrique, en Créolie et dans le Pacifique par exemple. De même la traduction, l'autotraduction appartiennent à ce genre de questions.

RMA : *Entre le* Vocabulaire des études francophones. Les concepts de base (2005) *et aujourd'hui, les littératures francophones se sont enrichies d'un vocabulaire nouveau. On a même l'impression qu'il existe des Écoles au sein des études francophones, avec des visées parfois contradictoires, idéologiquement et politiquement parlant. Envisagez-vous une édition augmentée de cet important ouvrage ?*

> MB : Il est certain que notre domaine est extrêmement « productif » en matière de terminologie du fait de l'approfondissement des recherches existantes mais aussi du fait de l'émergence de nouvelles littératures qui, répondant à des situations nouvelles, forgent un vocabulaire nouveau. Il y a le risque d'y voir des effets de mode et dans cette mesure la veille scientifique devrait être un élément important de notre activité de recherche. C'était un des axes du *Dictionnaire international des termes littéraires* qui semble aujourd'hui en sommeil. Quant au *Vocabulaire des études francophones* j'ai songé un instant à le mettre à jour mais il m'a finalement semblé que mes « héritiers » pouvaient très bien le faire vivre sur Internet…

RMA : *Aujourd'hui encore, les littératures francophones souffrent d'un déficit symbolique en dépit de quelques actes qui révèlent ou distinguent certains écrivains, ou*

certains spécialistes. Dans les instances d'évaluation comme le CNU, en France, aucune Section ne leur est consacrée. Quelles réflexions suscite cette omerta pour un spécialiste, parmi tant d'autres, dont la spécialité n'existe pas dans une instance comme celle-là ?

> MB : Il y a là une question complexe car finalement c'est à la fois ennuyeux et insignifiant. Ennuyeux pour les jeunes chercheurs dont j'ai été et qui, au moment de leur recrutement, peuvent être évincés par des professeurs à l'esprit étroit, il en existe, arguant de l'inconsistance ou de l'ambiguïté de la discipline située entre littérature française et littérature comparée. Une tentative a été lancée par Jacques Chevrier il y a quelques années mais les deux responsables des sections concernées du CNU (9e et 10e) nous ont assuré la main sur le cœur que nous étions les bienvenus chez eux, on s'en doutait un peu. Mais en même temps c'est insignifiant. Ne pas avoir de section de CNU n'a strictement aucune importance scientifique et n'entrave en rien les recherches. Ce qui gêne en France c'est la littérature *française* (de la nation française) et un enseignement universitaire strictement déterminé par les concours de recrutement dans l'enseignement secondaire, ce qui me rend très pessimiste sur l'avenir des études littéraires.

RMA : *Vous parcourez la Francophonie de bout en bout – océan Indien, Europe centrale et orientale, en passant par l'Afrique, etc. –, à la rencontre de cette humanité prétendument autre. Le sujet francophone vous est apparu assu-*

rément dans son hétérogénéité. Quel portrait faites-vous de l'être francophone issu de cette expérience ?

> MB : Vous le dites vous-même : « humanité prétendument autre ». Entre ces espaces que vous citez il y a des expériences historiques tellement différentes (le colonialisme, le stalinisme mais parfois les deux en Afrique) que l'existence d'un sujet francophone est problématique. On pourrait essayer de dire que c'est le « génie » de la langue française qui pourrait être la colonne vertébrale de cet « être » mais comme le français s'est compromis avec la colonisation...

RMA : *Quelles peuvent être, à votre avis, de nouvelles pistes de recherche à explorer pour mieux traduire la réalité et les interactions culturelles du monde francophone ?*

> MB : Ce qui est le plus important me semble-t-il c'est qu'il existe de moins en moins de chercheurs ignorants d'une ou plusieurs langues autres que le français. Dans mon cas, pour mes recherches sur la littérature réunionnaise j'ai bénéficié de mes connaissances en créole. Dans l'idéal un « bon » chercheur en Francophonie devrait pouvoir être un traducteur dans les aires culturelles où il mène ses recherches. Cependant cela est assez compliqué dans la mesure où le développement du nomadisme peut donner lieu à des Francophonies nouvelles et complexes. Et, par exemple, j'ai toujours été fasciné par un Nabokov, auteur en plusieurs langues et enseignant de littérature.

RMA : *La langue française, on l'a vu, et beaucoup de spécialistes semblent l'observer, connaît de nombreux atermoiements ces derniers temps avec une diminution de locuteurs dans certains pays, la promotion des langues endogènes, etc. Que vous inspirent ces dynamiques ou plutôt ces mutations ?*

> MB : Je serai plus prudent que vous dans la mesure où les chiffres concernant les locuteurs francophones sont sujets à caution : ils sont souvent le fait de gouvernements ou d'instances de coopération qui, pour des raisons financières, ont intérêt à gonfler les chiffres. Il peut y avoir des reculs dans certains lieux mais il y a des phénomènes d'expansion ailleurs. Les langues endogènes peuvent et doivent être promues mais il est clair que certaines langues ont un pouvoir d'internationalisation (anglais, français, espagnol, etc.) et d'autres ne l'ont pas (le chinois, le hindi par exemple). Ensuite la dynamique linguistique échappe au temps politique et les exemples de politique linguistique de promotion des langues locales ayant réussi ne sont pas nombreux.

RMA : *Cette situation a certainement une influence sur le(s) champ(s) littéraire(s). En a-t-elle aussi sur l'être littéraire ? Quels défis pour le sujet littéraire francophone contemporain ?*

> MB : J'ai droit à un joker ?

RMA : *Ou la Dame de Pique, pourquoi pas. Je vous remercie.*